



Monsieur, dit-elle, est-ce qu'elle va mourir? — Page 327, col. 2.

au bout du corridor, vêtu d'un habit de lieutenant de la garde nationale.

C'était Barnave.

La reine, le cœur palpitant, comme si cet homme eût été l'amant le plus adoré, tira la porte, et Barnave, après avoir regardé devant lui et derrière lui, se glissa par l'entre-bâillement.

La porte se referma aussitôt, et, avant aucune parole échangée, on entendit le grincement d'un verrou dans sa gâche.

ALEXANDRE DUMAS.

La suite au prochain numéro.

ROBERTINE

PAR MADAME DE BAWR.

Il y avait à peu près un an à pareil jour que Saverny n'avait vu sa tante. Il fut frappé du changement prodigieux que ce laps de temps venait de produire en elle. La malheureuse femme, plus maigre et plus pâle, s'il était possible, qu'il ne l'avait laissée, paraissait maintenant avoir peine à se soutenir. Toutefois, une sorte de calme qui régnait dans ses regards et dans ses gestes, semblait annoncer que l'état de son esprit s'était enfin amélioré : pendant le repas, elle prêta quelque attention et répondit plusieurs fois à tout ce que dit son neveu, qui fit rouler la conversation sur ses voyages, et sur sa femme, qu'il venait de reprendre en Italie, à son retour de Jérusalem, pour la ramener dans le Nivernais.

Le dîner finit, et Charles, en dépit des signes réitérés que lui faisait Morin, n'avait point trouvé le courage nécessaire pour aborder le sujet qui lui tenait le plus au cœur. Il s'appretait donc à se retirer, lorsque la marquise lui dit de la suivre parce qu'elle désirait le consulter sur une affaire importante.

On peut imaginer avec quel empressement il

obéit à cet ordre, et dès qu'il fut assis près de sa tante, dans un petit salon dont la porte ne s'était pas ouverte pour lui depuis dix ans :

— Je ne sais, Charles, lui dit la marquise, si Morin vous a appris que la fille de votre frère est ici !

Afin d'éviter des redites sur la manière dont la chose s'était passée, Saverny ne vit pour cette fois aucun motif qui dût le porter à mentir.

— Morin n'ayant point reçu de vous l'ordre de se taire avec moi, ma chère tante, répondit-il, je vous avoue qu'il ne me l'a pas caché, et je vous avouerai de même que je n'ai pas été peu surpris de trouver dans votre château la petite-fille du citoyen Dupuis.

— L'enfant d'un Saverny, répondit la marquise d'un ton ferme, l'enfant d'un Saverny se trouvait sans asile, exposée à vivre d'aumônes, il fallait soustraire notre nom à cette nouvelle honte. J'ai vaincu toutes mes répugnances, et je l'ai reçue dans ma maison. Vous imaginez bien que je ne l'ai pas vue, et certes je ne la verrai point; mais il me fallait attendre votre retour pour en délivrer ma demeure.

— Dès demain je l'emmènerai si cela vous convient, dit aussitôt Saverny, charmé qu'on le rendit l'arbitre du sort de la pauvre enfant.

— Et qu'en ferez-vous? répliqua la marquise.

— Je la placerai dans la première pension venue, et...

— Non, je ne veux pas d'une pension, interrompit la marquise, il nous serait impossible de surveiller sa conduite, et Dieu sait ce qu'elle pourrait devenir un jour.

— Il est certain, répliqua Charles, que le vil sang qui coule dans ses veines peut inspirer toute espèce de craintes pour son avenir; mais où la placer?

— Je crois beaucoup plus convenable pour elle et pour nous, dit la marquise, de prendre un parti qui laisse ignorer pour toujours son existence : qu'elle entre dans un couvent, qu'on la dispose

à prendre le voile, et je la doterai richement.

— Mais il n'y a plus de couvents en France, répondit Saverny.

— Il n'y a plus de couvents en France! dit la marquise en ouvrant ses grands yeux d'un air étonné; car ce fait de la révolution s'était entièrement échappé de sa mémoire, si tant est qu'elle en eût jamais été instruite.

Plus de couvents, continua-t-elle à voix basse, plus de trône, rien que des crimes et du sang!

— Telles sont les œuvres de Dupuis et de ses pareils, dit Charles en poussant un soupir hypocrite.

— Plus de couvents en France! répétait la marquise, paraissant oublier qu'elle n'était point seule; peut-être plus d'église? Comment vit donc ce peuple? sans roi! sans Dieu!

Comme Saverny n'avait nul désir de rectifier les idées de sa tante sur le temps présent, il la laissa se livrer pendant quelques minutes à ses réflexions, tandis qu'il réfléchissait lui-même; puis il reprit :

— Il n'y a plus de couvents en France; mais dans un pays allemand, catholique, ou bien en Italie, on peut la placer dans une maison religieuse, où, d'après vos nobles intentions, son sort sera fort heureux.

— Bien, répondit la marquise, il faudrait vous occuper de cela vous-même, Charles, et faire savoir à l'abbesse du couvent que vous choisirez, qu'elle sera dotée de manière à devenir la bienfaitrice de la maison qui la recevra.

— Je connais le consul de France, à Naples, dit-il, je vais lui écrire, le prier de prendre des informations à cet égard, et de me répondre aussitôt.

— Mais qui pourrions-nous charger de la conduire en Italie?

— Moi, je viendrai la chercher dès que les choses seront convenues là-bas.

— Si cela vous est possible, ce sera la perfection, dit la marquise.